

## Un diamant brut taillé dans le béton

Osseux, à la fois noir et lumineux, le bâtiment de Rudy Ricciotti a tiré parti d'un contexte délicat.

DU PAVILLON noir, Rudy Ricciotti a coutume de dire qu'il n'a « que la peau et les os ». Le bâtiment s'est débarrassé du superflu pour n'exhiber que son squelette noir, un jeu complexe d'armatures de béton qui se croisent devant des façades de verre. Il est puissant, musculaire. Comme un danseur ? L'architecte ne pouvait ignorer le caractère d'Angelin Preljocaj : « L'esthétique de désir, de violence du chorégraphe a nourri de façon lointaine ce projet. » Rudy Ricciotti juge encore son bâtiment « radical » ou même « baroque ». Mais certainement pas « minimaliste » ou cruel. Et à ceux qui trouvaient sa couleur barbare et prêchaient pour un ton ocre, plus « provençal », il rétorquait, dit-on, que son noir l'est, provençal.

Mais pour Rudy Ricciotti, l'essentiel est dans la logique implacable de la physique des matériaux et du calcul : « Il n'y a que le strict nécessaire. Si j'enlève une seule des structures, le bâtiment tombe. » Il fallait planter solidement ce Pavillon noir dans une zone difficile. « Le projet cumulait les malédictions », remarque-t-il. Le centre chorégraphique devait se glisser sur une petite parcelle, dans un quartier résidentiel, par ailleurs assez « pompier », comme il le décrit. Il fallait encore composer avec la présence de la nappe phréatique, de la voie ferrée proche et avec le caractère sismique du site.

### Vue sur la ville

L'édifice, enfin, devait offrir de vastes planchers aux danseurs. En extériorisant la structure, en rejetant les escaliers aux extrémités, le centre chorégraphique ménage les espaces nécessaires à quatre studios de répétitions. Les deux plus vastes sont séparés par une cloison mobile qui ravit Angelin Preljocaj : « Nous l'ouvrons le matin, quand tout le monde

travaille ensemble, et nous avons alors cet espace incroyable. »

Bordés de larges baies vitrées, les studios sont lumineux, et comme suspendus au-dessus des immeubles environnants et du chantier du Grand Théâtre de Provence voisin. La compagnie Preljocaj a vue sur la ville et la ville en quelque sorte a vue sur la compagnie. « Il était important pour moi que les gens en passant devant le Pavillon noir sachent ce qui se joue ici : les corps en mouvement, témoigne Angelin Preljocaj dans un livre consacré au bâtiment \*. (...) Je ne voulais pas m'enfermer dans l'opacité d'une tour d'ivoire, mais au contraire revendiquer une place de lisibilité, une place d'affirmation, inscrite dans l'espace urbain. » Le Pavillon noir, finalement, ne renferme qu'un seul secret. Premier centre chorégraphique de France à disposer d'une salle de spectacles, il dissimule quelque 380 places et une scène aux dimensions généreuses dans son socle de béton.

Mais obtenir ce résultat a été, à entendre Rudy Ricciotti, long et douloureux. Dans cette opération dont le coût total pris en charge par l'État et les collectivités locales est annoncé à 6,4 millions d'euros, il s'exaspère surtout de « la pression du budget », susceptible d'étrangler les entreprises. Maryse Joissains Masini, députée et maire d'Aix-en-Provence, rétorque que celles-ci « soumissionnent dans le cadre d'un prix, en toute connaissance de cause. Parfois, elles le font sans être capables d'assumer ». Rudy Ricciotti chiffre la construction de « cette salle de spectacles à 1 300 € du mètre carré, ce qui en fait la moins chère d'Europe ». Dans la bouche du lauréat du Grand Prix national d'architecture 2006 cela ne sonne pas franchement comme une fierté.

MARIE-DOUCE ALBERT

■ \* « Pavillon noir », entretiens réalisés par Éric Reinhardt, images de Pierre Coulibœuf, parution le 2 novembre, éditions Xavier Barral, 35 €.